SARAH LÉLÉ

"Beaucoup de blagues, de punchlines, naissent de mes discussions avec moi-même !"

A 22 ans, l'humoriste belgo-camerounaise est une étoile montante du stand-up. Son premier spectacle, *La Mauvaise Education*, aborde, à travers son parcours, la double culture, le football, le féminisme et l'histoire coloniale. Le tout nourri par son bagou irrésistible et son œil aiguisé et taquin **Propos recueillis par Astrid Krivian**



INTERVIEW

D'où vient le titre de votre spectacle : *La Mauvaise Education* ?

Déjà, c'est un clin d'œil à l'album *The Miseducation of Lauryn Hill* que j'adore. Et j'aime ce côté rebelle. Sur scène, j'explore cette différence entre l'éducation, les valeurs transmises par notre famille, notre milieu social, notre religion, l'école, et notre vécu, notre expérience. En tant que femme de la diaspora camerounaise vivant en Belgique, de nombreux dogmes inculqués par mes parents ne concordent pas avec les usages européens. D'ailleurs, mon père estimait que l'on était mal éduqués car on prenait des habitudes européennes ! Mes parents proposaient des solutions africaines à des problèmes européens. Par exemple, ils ne comprenaient pas qu'un adolescent puisse fuguer de chez ses parents : comment peut-on fuir un lieu où l'on a le gîte et le couvert ?!

En quoi vos deux cultures sont-elles une richesse ?

Elles sont ma force, me définissent, je les assume entièrement. Mes valeurs africaines me permettent de questionner mes valeurs européennes, et vice versa. Mes deux éducations sont constamment en débat en moi, elles me font vivre et me rendent plus tolérante. J'accepte ce conflit intérieur qui me fait évoluer, me construit. Ça me permet d'ouvrir un dialogue, c'est mon point d'ancrage pour partager avec les autres. Et ça m'inspire de bons textes ! Nous sommes nombreux à vivre cette réalité. Le malaise commence quand on croit que l'on doit choisir un camp, renoncer à une part de soi, adopter tel comportement ou telle pensée pour faire partie d'une communauté.

Parmi les traits culturels que vous avez hérités du Cameroun, vous citez la confiance en soi, perçue par les autres comme de l'arrogance...

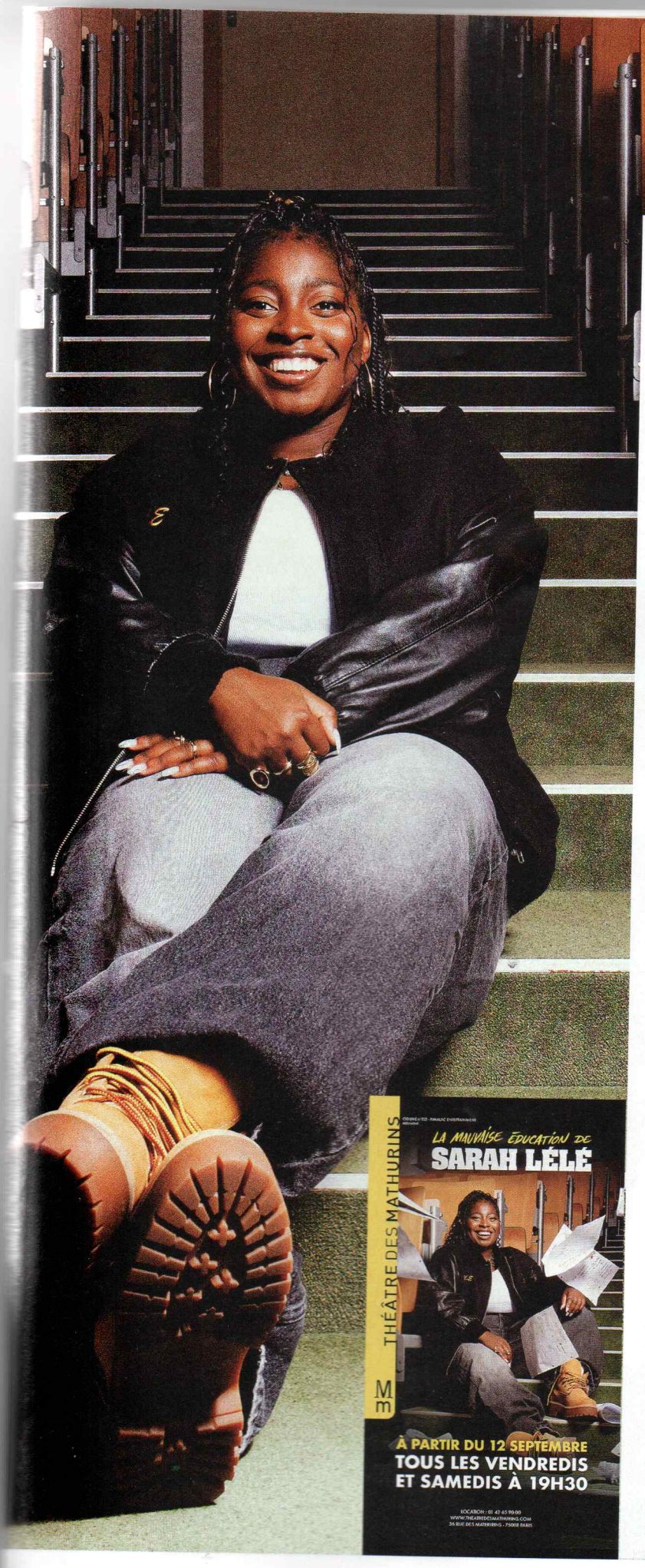
C'est ma qualité préférée chez les Camerounais : ils ont conscience de leur valeur, et ils ont raison. D'autant qu'ils ont une histoire incroyable, par exemple dans le foot, mais aussi dans la révolution qu'ils ont menée contre les colons français. Ils peuvent être fiers de s'être libérés ainsi. D'autres pays ont cette fierté, comme l'Algérie. Tout le monde devrait la cultiver.

Pourquoi taclez-vous le "marketing" du féminisme actuel comme mauvais ?

Certes, c'est un peu facile à dire, car les anti-féministes ont la volonté de ne pas comprendre ce combat. Je n'ai pas de réponse si ce n'est que je suis contre la haine et pour l'égalité. Mais, sans vouloir tirer sur la cause, il y a aussi une paresse de la part de certaines féministes à la rendre plus accessible. On assiste vraiment à un dialogue de sourds. Aucun effort n'est effectué des deux côtés. Certaines porte-parole sont, à raison, en colère. Or, cette dernière peut nous fermer à la discussion, à la compréhension, en restant campées sur nos revendications. En termes de communication, on n'est pas au top. C'est compliqué, car les relations personnelles entre hommes et femmes, l'amour, la sexualité entrent en ligne de compte. C'est ce qui rend les gens un peu à fleur de peau.

Est-ce encore compliqué d'être une femme humoriste ?

Ce n'est pas plus difficile à la base : si tu es drôle, si tu "casses la scène", on te programme. Mais en réalité, on attend l'excellence d'une femme. Contrairement à un homme, elle n'a pas le luxe d'être moins drôle un jour, de faire un bide, de ne pas travailler. L'inégalité se situe là. Toutefois, le public commence à s'ouvrir au fait qu'une femme peut être drôle. Mais dans les relations intimes, beaucoup d'hommes ont



encore un problème avec les meufs plus drôles qu'eux. Tout comme ils ont du mal à accepter qu'une femme soit plus riche, ait plus de bagou.

Venant de Belgique, que vous apporte ce regard extérieur sur la France, notamment sur l'histoire coloniale ? Selon vous, la colonisation permet de comprendre la société actuelle...

Je ne fais pas la donneuse de leçons, car la Belgique a aussi une histoire coloniale qui n'est pas glorieuse. Mais il y a une conscience collective de ce passé colonial. Tandis qu'en France, je me heurte à un manque de connaissances. Ça me challenge : jusqu'où puis-je aller dans mes blagues ? Le public belge saisit mes sous-entendus. Pour les spectateurs français, je dois être claire sinon je ne serais pas comprise, tout en restant subtile. C'est difficile mais c'est ce que j'aime dans l'humour, et c'est pour cette raison que je suis venue à Paris. Le stand-up est un travail ; selon les publics, je dois calculer le bon degré d'humour. Un exemple : quand j'ai évoqué le massacre des Algériens jetés dans la Seine et battus à mort par les policiers français le 17 octobre 1961 à Paris, seule une fois le public a eu la référence, sur mes 16 représentations parisiennes. C'est triste, cette ignorance. S'il y a du racisme en France, c'est aussi parce que les Français ne connaissent pas leur histoire coloniale. C'est aussi le rôle des artistes de faire leur part, de donner un point de vue, un nouveau regard.

Comment est née votre vocation d'humoriste ?

A 11 ans, je regardais Gad Elmaleh, il représentait le modèle du haut niveau. J'étais en mode : "Je suis cap' de faire comme lui, si je travaille !" Au collège, je parlais beaucoup en cours, ce qui énervait ma prof de français ! Elle m'a conseillé de faire du stand-up lors des fêtes de fin d'année. Puis, à 16 ans, je jouais dans les comedy clubs de Bruxelles. J'ai continué, en parallèle de mes études universitaires en droit et en science politique. Aujourd'hui j'ai 22 ans, et je charbonne très fort depuis deux ans. Je conçois mon texte à l'oral : beaucoup de blagues, de punchlines naissent de mes discussions avec moi-même ! C'est bien de jouer dans les scènes ouvertes tous les soirs, mais si tu arrêtes d'expérimenter, tu n'as plus d'inspiration. J'ai une exigence envers mon art, je lui donne de la valeur. J'aime produire un sketch qui vaut la peine, y mettre tout mon cœur. Etre humoriste n'est pas un amusement pour moi mais un métier. Valeur très camerounaise, le travail te permet de faire la différence, d'être fière de toi, de t'ouvrir des portes, grâce à la rigueur, la discipline. ■

LA MAUVAISE ÉDUCATION de Sarah Lélé, au Théâtre des Mathurins (Paris VIIIe), les vendredis et samedis à 19 h 30, à partir du 12 septembre.